

Les plus beaux poèmes d'amour

de Jean-Paul SermonTE

choisis par Julie Lévy

Jean-Paul SermonTE est le poète de l'émotion ; tout au long des pages de ses livres, il continue de nous émouvoir et de nous séduire. On retrouve dans ces poèmes à l'écriture lumineuse, sa tendresse, sa sensualité, sa mélancolie, ses inquiétudes et ses certitudes mystiques.

Il chante l'amour, ses ivresses et ses ruptures avec une telle sensibilité que certains poèmes méritent de figurer dans les grandes anthologies de la poésie amoureuse.

Martin Gray

© Jean-Paul SermonTE

Nous nous serrions très fort. Nous avons eu si froid d'avoir vécu si longtemps l'un sans l'autre. Un grand amour ne fait pas se rencontrer les êtres, il les fait se reconnaître. Quelle sensation étrange : cet inconnu que l'on voit pour la première fois ; nous nous souvenons pourtant de l'avoir déjà aimé. En quel temps lointain, en quel mystérieux pays ? Seul notre amour peut en connaître le secret. L'amour possède une mémoire qui se joue des nuits et des temps. Qui se joue de l'oubli des destinées qui naissent, s'achèvent et renaissent parfois dans l'ignorance de leur propre immortalité. Lorsque nous croisons notre amour, nos premiers regards s'interrogent tout en se reconnaissant. Notre cœur demande : "qui es-tu ?" alors que notre âme s'exclame : "enfin te voilà !" le mystère de l'âme réside dans le mystère de l'amour. Comprendre l'un, c'est découvrir l'autre. Notre vie a-t-elle suffisamment de temps pour que nous puissions contempler l'existence entière d'une étoile ?

Cette étoile qui vous attire, vous l'avez vue naître avant votre naissance, vous l'admirez après votre départ terrestre. L'amour est semblable à cette étoile. Le temps d'une simple vie ne peut lui imposer ses limites : il existait avant, il vivra après, car ceux qui s'aiment gardent leurs doigts enlacés au-dessus des siècles.

Extrait de La Voix du Vent.

RENCONTRE

Laissez-moi je vous prie revivre un jour
Le premier jour de mon premier amour
Quand je la vis apparaître parmi
Ces étrangers qui se disaient amis.
Je l'ai reconnue à son vert regard
Et j'ai su, je ne crois pas au hasard
Que c'était elle que j'avais aimée
Un jour, une vie il y a longtemps...
Mémoire aux souvenirs trop clairsemés
Seul son regard a su défier le temps.
Elle s'est assise en face de moi
Ses yeux souriaient étonnés un peu
S'était-elle aperçue de mon émoi
Nous avait-elle reconnus tous deux ?
Douceur qui suscite tant de tourments
Jeunesse qui nous fait vieillir d'efforts
Regard menteur mais qui jamais ne ment
Bonheur qui nous fait souhaiter la mort
Je l'aimais déjà, déjà j'avais mal
L'amour phénomène phénoménal
Ressuscitait mon cœur à la folie
Douce folie que l'on nomme la vie.
Ce que j'avais vécu avant ce jour
N'était qu'un pâle reflet de l'Amour.
Le grand Amour est un pays nouveau
Sans issue sont les chemins qui y mènent
C'est si court mon Dieu une vie humaine
Pour un tel pays c'est dix vies qu'il faut.

Laissez-moi je vous prie revivre un jour
Le premier jour de mon premier amour
Ma souffrance n'aurait jamais eu tort
De me faire attendre ainsi la mort
Si je n'avais vécu l'instant béni
Où j'ai su en la voyant apparaître
Que l'amour subsiste au temps et aux êtres.
L'Amour existe et il est infini !...

NOTRE AMOUR

Il est né un quatre décembre
Et sous les cieux couleur de cendre
Ce fut comme un éclat d'azur.
Ce fut notre plus belle offrande
Quant à cet instant de légende
Le lys s'unit au lierre obscur.

En le voyant pâle et fragile
Quelques médisants imbéciles
Dirent : « Jamais il ne vivra » !
Mais tu étais si attentive
Et nos cœurs sur la défensive
Veillèrent sur ses premiers pas.

Ô mon enfant, ô mon amour
Tu vins à moi du fond des siècles
Parfois moineau et parfois aigle
Tu es le soc et le labour.
Tu es l'alcyon triomphant
Tu vins à moi du fond des âges
Faiseur d'étoiles et d'orages
Ô mon amour, ô mon enfant.

Il a grandi sous les averses
Des idées et des controverses
Adonis fier et sensuel.
Il épuisa son énergie
Moins à la messe qu'aux orgies
Parfois trop doux parfois cruel.

Dans les bouges et les églises
Quand l'existence fut trop grise
Il rechercha le vieil Éden.

Il s'inventa des sœurs des frères
Anémiant sa jeunesse altière
Entre un soupir et un amen.

Il exorcisa dans l'errance
Son humaine désespérance
Avec amantes et amants.
Puis, lassé par ses tours du monde
Par le sublime et par l'immonde
Il s'est assagi doucement.

Un soir au coin d'une rue sombre
Un enfant surgissant de l'ombre
S'approcha et avec douceur
L'adolescent brûlant de fièvre
Colla sa bouche sur ses lèvres
Et le poignarda en plein cœur.

Il mourut ainsi dans l'eau sale
Dans la fange dans le scandale
Lui notre prince éblouissant.
Et nous étions là tête basse
Car il y avait ô disgrâce
Sur nos mains un peu de son sang.

Et après sa mort le silence
Nous sépara sans violence
Comme deux pauvres tragédiens
Nous connûmes la solitude
Et vaincus par la lassitude
Le marasme du quotidien.

Un jour d'automne et de lumière
Je te revis au cimetière

Tu allais pleurer notre enfant.
Nous avons marché sans rien dire
Mais je pensais dans mon délire
Je l'aime encor plus fort qu'avant.

Nous avons parcouru ensemble
L'allée des cyprès et des trembles
Qui menait jusqu'à son tombeau.
Mais là, près de la pierre grise
Quelle ne fut notre surprise
D'y voir un inconnu très beau.

Dieu comment était-ce possible ?
Cet être au sourire paisible
Et au doux visage émacié
C'était lui, assis sur sa tombe.
Un corbeau mort et deux colombes
Étaient déposés à ses pieds.

Et notre enfant voyant nos larmes
Nous dit : « Que cessent vos alarmes
Je vivrai avec vous encor
Car la mort n'est pas immortelle
Et l'on enterre sous les stèles
Non pas une âme mais un corps.

Si au temps de votre folie
Vous avez cru m'ôter la vie
Sachez aujourd'hui pour toujours :
– Ce qui meurt sans pouvoir revivre
N'est même pas digne de vivre
Et je vis car je suis l'amour » !

Ô mon enfant, ô mon amour

Tu vins à moi du fond des siècles
Parfois moineau et parfois aigle
Tu es le soc et le labour
Tu es l'alcyon triomphant
Tu vins à moi du fond des âges
Faiseur d'étoiles et d'orages
Ô mon amour, ô mon enfant.

RESTE AVEC MOI

Reste avec moi beau doux amour
Reste avec moi

J'aurai pour toi des tendresses
Mystiques d'adolescent
J'aurai pour toi des caresses
Gorgées de lait et de sang
Et j'aurai les maladresses
D'un jeune amant de quinze ans
Je serai prince ou princesse
Tendre agneau ou loup puissant

Reste avec moi beau doux amour
Reste avec moi

J'aurai pour toi des silences
Que seuls troubleront nos yeux
Et de tendres violences
Le corps brisé, l'âme en feu
Je n'aurai plus l'insouciance
Qui me faisait croire heureux
Car ma vie n'a d'importance
Que si tu m'aimes un peu
Reste avec moi beau doux amour
Reste avec moi

Je chanterai mon amante
Tes yeux profonds comme un bois
Où s'est noyée ma tourmente
Tes yeux qui sont à la fois :
Calices buveurs d'étoiles
Amande noisette et miel

Rivière-azur où s'étoilent
Opale et bris d'arc-en-ciel

Laisse à tes yeux leur prière

Reste avec moi beau doux amour
Reste avec moi.

REGARD

Je suis ton enfant et je suis aussi ton père
Que de fois j'ai pleuré sur ton sein mes misères
Que de fois j'ai aimé sans le laisser paraître
Tes airs de p'tit'fille qui venait se soumettre
Ah, mais ce que j'aime plus que tout sous les cieux
Ce sont tes yeux, tes yeux de fennec malicieux.
Et ton regard ma mie ce long regard d'enfance
Qui prend sa source dans quelque verte souffrance
C'est lui qui fait de moi ton père ou ton enfant
Je l'aime ce regard d'eau de perles et de flammes
Car c'est par lui, par lui seul que mon âme
S'irise dans le cristal de ton âme.

QUI ÉTAIS-TU ?

Qui étais-tu, dis-moi, qui étais-tu avant ?
Dans une autre vie dis, ma femme ou mon enfant ?
Il y a dans mon cœur pour toi tant de douceur
Que peut-être étais-tu tout simplement ma sœur.
Mais sœur, femme enfant tu es tout en même temps
Quel est donc ce mystère qui m'obsède tant ?

– Moi, je sais – dit mon cœur –, elle est plus qu'une femme
Avant le grand éclair qui sépare les âmes
Elle était en nous et nous nous étions en elle
Elle est l'amour et la douleur originelle.
Voilà bien des vies que tu la recherchais
Depuis la nuit des temps elle aussi t'attendait
Vous n'étiez qu'un. Un seul esprit et un seul être
Avant, bien avant de mourir et de renaître
Aujourd'hui vous voilà unis et pour toujours
Si vous êtes encor dignes d'un grand amour.

COMPLAINTE

Ne sois ni le glaive ni la flamme
Ne sois pas l'aquilon déchaîné
Sois tout doux tout doucement ma femme
Qui vit l'amour sans l'opprimer.

Ne sois pas le maître des tourmentes
Ne laissant que cendres et fumée
Sois tout doux tout doucement l'amante
Qui vit l'amour sans le consumer.

Ne sois pas l'ange au cœur d'un lamie
Qui dévore en prétextant aimer
Sois tout doux tout doucement l'amie
Qui vit l'amour sans le nommer.

MESSAGE

Il y a dans tes yeux des pétales d'azur
Il y a dans ton cœur la lumière d'un lys
Et moi j'ai dans les yeux parmi les clairs-obscur
Le soupir d'un chardon pour un myosotis.

Je t'aime ô je t'aime et c'est comme une souffrance
C'est comme un désert lacéré par une source
Et c'est la muette et sobre désespérance
D'une étoile que consume sa propre course.

J'erre et je m'enlise dans les brumes du passé
Papillon nocturne qu'une flamme a séduit
Que puis-je t'offrir ? Un chrysanthème blessé
Hier est si lourd dans la hotte d'aujourd'hui.

Je t'aime ô je t'aime et c'est comme une souffrance
L'âme décrucifiée pour s'être un jour enfuie
L'île et le naufrage l'oasis et l'errance
Un soleil sculpté dans une larme de pluie.

Ta voix est un alcool et ton corps ah ! ton corps
Marée et navire pirate mais captif
Violon et archet j'y ai bu les accords
Et j'y ai enivré mes appétits craintifs.

Je t'aime ô je t'aime et c'est comme une souffrance
Mais comprends-tu cela ? cette ultime naissance
Et le cri à l'amour le fruit et la délivrance
Je t'aime ô je t'aime et c'est comme une espérance.

Il y a dans tes yeux des épis de lavande

Il y a dans ton cœur la douceur de l'aurore
Et moi j'ai dans les yeux le chant triste des landes
D'un jonc solitaire amoureux d'un météore.

LE SERMENT

Un monstre de granit surgissant du brouillard
Bravait l'ire hurlante des autans nasillards
Du maquis dépeigné s'échappaient des murmures
Les sylphes chantaient et se jouaient des lémures.

La pluie laissait traîner sa mante enluminée
Que les alouettes poursuivaient fascinées.
Des cieux ouverts pleuvaient des arcs-en-ciel déments
Les sylphes dansaient et se jouaient des tourments.

Et nous, nous étions là, la pluie et les fantômes
Les elfes les djinns et les vilains petits gnomes
Ne nous troublaient point car nous étions des amants
Au jour miraculeux de leur premier serment.

CHANSON

Viens

Dans mes bras

Tu te souviens

De cet air-là ?

Écoute

Sur la route

Dans la nuit

Un homme erre

Une ombre le suit.

Un homme erre

Pétri de doutes

Et de poussière.

Il pleut. Il a froid

Il avance et l'ombre

Le suit toujours.

Son royaume c'est la nuit sombre

Il n'a jamais vu le jour.

Il pleut tant ce soir-là

Il se sent infiniment las

Bientôt il voit une maison

À la clairière du bois

Il frappe à la porte

Personne ne répond.

Il repart l'âme blessée

Le vent l'emporte

Sous la pluie glacée.

Et toujours derrière lui

Cette ombre qui le suit.

Soudain

Un petit coin
De ciel noir se dévoile
Il voit une étoile
La nuit n'est plus la nuit
Alors il la suit
Sa clarté est sublime
Et lui fait éviter l'abîme
Qui s'ouvrait sous ses pas

Il sort enfin du bois
Et de sa misère.
L'aube l'attend
Il boit sa lumière
Sa vie dorénavant
Ne sera plus pareille
Puisqu'il a vu le soleil
Lui que la nuit aveuglait.
Et l'ombre qui le suivait
Est entrée dans son être
Pour l'épouser tout à fait.

Viens
Dans mes bras
Tu te souviens
De cet air-là ?
L'étoile, l'aube c'était toi
Le soleil qui m'éblouit toujours
C'était toi. La vie c'était le bois.
Le voyageur qui errait c'était moi
Et l'ombre fidèle, notre amour.

J'AIME

J'aime le chemin qui te mène à moi
J'aime ta démarche de reine de Saba
J'aime tes jolies petites chaussures
Et tes pieds mignons bien sûr.

J'aime tes jambes et le gardien frémissant
De ton sexe aux plis veloutés
J'aime tes seins dont les bouts ravissants
Ressemblent à deux tours génoises
(Vigiles de l'ardente vallée
Que convoite ma bouche violente et sournoise).
J'aime ton visage si fin que Botticelli eût aimé
Et tes yeux et tes cheveux ô mon énigmatique almée.

Du chemin jusqu'à ton regard
Tout ce que tu foules tu touches tu brises même
Du chemin jusqu'à ton regard
J'aime tout de toi car c'est toi que j'aime.

BILLET

Je prendrai ces mots que se disent les amants
Que je ne voulais pas dire et que je dirai à mon tour
Ces mots que parfois l'on dit quand on ment
Quand on meurt d'amour quand on pleure d'amour...
Je prendrai ces mots que se disent les amants
Communs et magiques ces mots de pluie et de fièvre
Ces mots de romance et de roman
Que ma bouche déposera sur tes lèvres
Écoute-moi, écoute-moi te les dire
Ces mots qui te font peut-être sourire
Mais qui viennent du plus profond de moi-même
Comme un torrent qui expire
Comme un cri qui meurt un espoir que blesse un soupir
Les voici ces mots... « Je t'aime ».

IL FAUT TANT D'AMOUR

Il faut tant d'amour pour ne pas désespérer
De rencontrer un jour le véritable amour
Son regard fou et tendre.

Il faut tant d'amour pour vivre son amour
Sans le brimer sans l'abîmer sans l'enchaîner
Mais désirer apprendre

Il faut tant d'amour pour souhaiter pardonner
Les fautes et parfois les crimes de l'amour
Et sans cesse comprendre

Il faut tant d'amour pour le voir t'abandonner
Sans le salir, l'insulter, sans le condamner
Mais toujours le défendre

Il faut tant d'amour, mon amour
Pour survivre au silence de l'amour
Et de nouveau l'attendre...

HISTOIRE D'UN AMOUR

Un soir de froide démence
J'ai fait un feu immense
Pour y brûler notre amour
J'ai vu ainsi se consumer
L'image de celle que j'avais aimée
Et qui n'était plus l'image de l'amour.

Dans ce feu glacé où gémissaient mes souvenirs
Où de vieux serments se refusaient à mourir
J'ai jeté parmi les flammes
L'herbe amère des rancunes
Le pain noir des soirs de drames
Notre jeunesse sans fortune
Anoblée par notre seule passion d'aimer
Tout n'était plus que cendre et fumée
Une fumée noire, si noire...

Pour anéantir mon désespoir
J'ai attisé les flammes
Avec mon cœur et ma mémoire
L'alcool de nos sexes tant confondus que parfois
Nous pouvions je le jure, échanger nos âmes
Je devenais « elle », elle prenait possession de moi
Où j'ai jeté cela dans le feu
L'accent si pur de ses yeux
Sa voix son rire sa démarche d'Almée
Tout n'était plus que cendre et fumée
Une fumée bleue, si bleue...
Le regard éteint que ne brisait aucune larme
J'ai contemplé le bûcher de notre amour
Ce pauvre amour
Cette défroque que je voulais sans charme

Mais dont le sourire triste, fier encor et encor tendre
Me hantait toujours.

Après avoir vu mourir la dernière étincelle
Quand mon amour fut réduit en cendres
Je m'en allai vers une vie nouvelle
Où enfin je cesserai de t'attendre

Puis le temps m'a regardé passer
Je sentais son souffle qui murmurait à mes tempes :
« Aime, aime encor, aime toujours
Seul l'amour peut te guérir de l'amour
Échange ton passé contre un nouveau passé »
Mais moi je ne voulais plus, je ne savais plus aimer
Peu m'importait le temps et son souffle sur mes tempes
Mon cœur ressemblait à une vieille lampe
Inutile que je n'osais plus allumer.

Et toi ? Toi tu avais disparu
Vers quel inaccessible désordre
Vers quel Éden farfelu ? ...
Tu entrais en passion comme d'autres entrent dans les ordres
Oui tu avais disparu
Mais je m'en moquais puisque je ne t'aimais plus
Un soir je t'ai revue au coin d'une rue
Tu m'as dit « Bonjour » ! J'ai répondu « Salut » !
« Bonjour » « Salut » « Comment vas-tu » ? « Tu m'offres un thé » ?
« Pourquoi pas ? La guerre est finie
On ne s'aime plus mais nous ne sommes pas ennemis... »
Indifférence aux doigts fébriles semblant de gaieté
Seuls nos regards fatigués ne trichaient plus.
– « Garçon deux thés citron, sans sucre comme toujours... »
Ou plutôt comme autrefois... Tu m'as souri
J'avais oublié ton sourire, soudain j'ai pris peur
« Non je ne l'aime plus ! Je hais cette sensiblerie

Je hais mon cœur et ses élans trompeurs... »
Toi tu me souriais toujours
Ton sourire était un psaume d'amour
Alors je me suis voulu cruel t'ayant jugée infâme
Je me suis dit « La terre est un lieu d'épreuves
La preuve ?
J'ai rencontré cette femme !
La passion blessée enfin me la dévoile
Dire que je l'ai aimée si fort
Je l'avais prise pour une étoile
Mais ce n'est qu'un astre mort... »

Tu me regardais. Je savais que tu lisais dans mon âme
Et tu avais mal, tu avais mal à ton tour
Et ça ne me rendait même pas heureux
Soudain tu m'as demandé le regard douloureux
– Dis qu'as-tu fait de notre amour ?
Un tel toupet ne sied qu'à une femme
J'ai répondu, vaguement désabuser :
– Notre amour est mort
Tu l'avais blessé je l'ai achevé
– Tu as des regrets ?
– Ni regrets ni remords
– Il était beau pourtant et on le croyait fort
– Oui il a mis longtemps avant de mourir
Avant qu'il ne devienne un souvenir
– As-tu pleuré quand je suis partie ?
– Pourquoi en parler ?
– As-tu pleuré ?
– Tant et tant que mon cœur
N'a plus de source en son désert pour une autre douleur
– Mais que nous est-il arrivé ?
– Rien de bien original
On s'aimait, tu es partie... C'est si banal, si banal

Pourquoi faut-il que ça fasse si mal ?

– Dis, as-tu aimé un autre amour ?

– Des illusions d’amour...

Et toi ? qu’est devenu cet amour

Pour qui tu as renié notre amour

– Désillusion, désillusion d’amour

La passion qui crucifie la raison

Puis la passion passée

La raison rappelle le passé...

À présent je suis comme toi une solitude

Parmi des sollicitudes...

Nous sommes deux solitudes.

– Deux lassitudes

– Allons-nous nous revoir ?

– Pourquoi ? Notre amour est mort...

– Nous parlerons de lui

On dit qu’il ne faut pas oublier les morts...

Nous nous sommes revus nous nous sommes aimés

Je n’y comprenais rien j’avais vu se consumer

Cet amour, réduit en cendre et fumée

Était-ce le même amour ?

Était-ce un nouvel amour ?

« Pauvre fou m’a dit un mage un jour

C’est une illusion que tu as jetée dans les flammes

Nul ne peut tuer l’amour

S’il n’a le pouvoir de détruire son âme ».

Un soir de froide démence

J’ai fait un feu immense

Pour y brûler notre amour

J’ai vu ainsi se consumer

L’image de celle que j’avais aimée

Et qui restait à jamais l’image de l’amour.

LES AUTRES

Une lettre que l'on découvre
Des mots perdus que l'on surprend
Une porte enfin que l'on ouvre
Sur un geste un regard flagrant

Et c'est la tragi-comédie
Où face à tant de trahisons
Où face à tant de perfidie
Le cœur même y perd sa raison

Puis c'est le grand fracas des mots
La lucide désespérance
Le néant froissé de sanglots
L'ironie ultime souffrance.

Toi que j'ai tant et tant aimée
Tu t'énamoures d'un hasard
Les serments volent en fumée
Quand s'embrasent d'autres regards.

Le vent est si triste ce soir
Je me perds dans la multitude
Des passants passant sans espoir
D'exorciser leur solitude.
Voici qu'enfin je vous ressemble
Mon histoire est aussi la vôtre
Voici qu'hélas tu leur ressembles
Nous sommes devenus les AUTRES.

ABSENCE

Sans haine sans violence
Comme un cormoran blessé
Sur un océan glacé
Je me noie dans le silence
De ton absence.

LE DÉSERT DE PARIS

J'ai erré dans Paris comme on erre dans un désert
Sans parler à personne, sans manger, sans dormir.
J'avais vécu ma plénitude, je m'enlisais dans mon enfer
Sans appeler à l'aide, sans desserrer les dents, sans gémir.
Rien ne m'apparaissait dans l'horizon blême
Que la dimension irréaliste de ma souffrance.
Je désirais connaître les limites de ma folle errance
Pour aller jusqu'aux limites obscures de moi-même.
Quand la route fut bue jusqu'au dernier litre de bitume.
Qu'au-delà de la place Saint-Michel l'abîme écartait ses pavés
Que mes élans furent noyés sous un mascaret d'amertume
Que mes griffes furent rongées,
Mes cris liquéfiés en larmes de défense
Que, assis par terre sans pouvoir me relever
J'éclatais en sanglots, derniers échos de mon enfance,
C'est alors que tu m'es apparue.
Fille du siècle et de la cohue, humble princesse de la rue
C'est à toi que je dois mon salut !
Tu m'as dit : « Pourquoi pleures-tu ?
Allez viens, je t'emmène chez moi
Aujourd'hui je suis peut-être un peu moins paumée que toi ».

Et j'ai suivi dans la foule, comme dans les chansons guimauves
Une inconnue frisée et une longue écharpe mauve.

Dans ton alcôve, ta chambre sous les toits
Je me suis amarré à toi.
Il y avait entre deux poutres, un carré de ciel bleu.
Sur les murs des posters :
Elvis, Dylan et un Christ moyenâgeux.
Tu as commencé à me parler de la vie et du mal de vivre
De l'amour et du mal d'aimer.
Je t'ai écoutée sans rien dire, de fatigue trop ivre

Mais j'ai retenu les paroles que tu as semées.

Tu m'as dit : « Chaque homme est une île entourée de solitude
Sur les rivages de ton cœur, il y aura bientôt des traces de pas
L'amour existe. L'amour existe, j'en ai la certitude
Même si l'éternité de l'amour n'existe pas
Ce que tu vis je l'ai vécu et ça m'aide à te comprendre :
Ta raison qui vole au secours de ton cœur
Et ton cœur qui ne veut rien entendre
Parce qu'il est encore pétri de douleur et de rancœur.
Je sais que l'homme doit être riche de sa souffrance.
Et que la souffrance authentifie l'amour.
Que parfois l'on souffre et que l'on refuse néanmoins la délivrance
Comme si la guérison signifiait la destruction de l'amour.
Je sais aussi qu'il faut souffrir vraiment
Pour ne plus avoir le cœur à faire souffrir.
Qu'après avoir souffert, même le plus irréductible des amants
Demeure prudent quand il doit de nouveau s'offrir
Je sais que les plus grandes souffrances sont les plus sobres
Et que l'homme blessé d'amour, si vraie soit sa douleur
S'il peut guérir la blessure de son amour-propre
Aura à moitié cicatrisé la blessure de son cœur
Je sais cela et si je suis aguerri
Je ne veux pas être blasé
Car ami, les blasés sont des blessés
Qui ont mal guéri ».

DANS TON ALCÔVE

Dans ton alcôve, ta chambre sous les toits
J'ai eu soudain envie de toi.
Lassé et gavé d'amours lamentables
Je désirais dans tes bras connaître autre chose
Mais surtout pas l'élan d'un amour charitable.
Je savais que la pitié sustentait ma psychose.
Tu n'ignorais pas en faisant l'amour
Que son image à elle, me hantait toujours.
Ces baisers sur ta bouche, sur tes seins, sur ton ventre
C'est à elle seule que je les donnais,
Ce regard mouillé, ce regard d'outre-ciel qu'engendre
Après la mort suprême, la suprême paix
C'est dans ses yeux à elle qu'il se noyait.
C'est son nom que j'ai crié sur tes lèvres en feu.
C'est pour elle que j'ai pleuré dans tes cheveux.

Nous étions allongés, déliés, sous le regard indulgent
D'Elvis, de Dylan et du Christ moyenâgeux.
Sur ton ventre brun séchaient quelques pétales blancs.
Je t'ai dit doucement : « Tu m'en veux » ?
Alors tu as ri en m'embrassant
« – Mais non, je sais que tu as fait l'amour
Avec une autre à travers moi,
Et moi si j'ai fait l'amour
C'est simplement par désir pour toi.

« - Écoute, tu dois guérir d'elle et guérir de ta nuit
Sans jamais renier ton amour pour elle.
Aie confiance, sous les ailes du temps qui fuit
S'atténuent les tourments et les douleurs les plus rebelles.
Je sais que tu souffres d'elle et ce n'est pas de la littérature,
Mais la souffrance éternelle c'est la soumission à la torture.
Tu dois guérir, beau doux ami, aie confiance, crois en la femme

C'est dans un cœur labouré par la douleur d'aimer
Que doivent croître les racines d'un grand amour.
Les fibres d'un premier amour ne sont composées
Le plus souvent que par des illusions sublimées.
Le premier amour n'est pas forcément le grand amour
Mais c'est sur sa terre brûlée que peut naître ce grand amour.
C'est le paradoxe des cœurs.
Tu dois guérir, beau doux ami, aie confiance, crois en la femme
Une femme t'a crucifié, une autre va te ressusciter
Crois en la femme. C'est une femme qui t'a donné la vie
C'est dans une femme que tu déposeras la vie.
Aujourd'hui une femme te donne le dégoût de la vie
Demain une autre femme te rendra la douceur de la vie ».

OVERDOSE

Dans ton alcôve
Ta chambre sous les toits
Je me nourrissais de toi.
Frissons dionysiaques
De nos ivresses opaques
Ou pauvre amour de circonstance ?
Qu'importe, l'important
C'est la douceur lascive de l'instant présent.
Au temps de ma détresse
– Chat de gouttière aux yeux crevés
Moineau englué aux ailes brisées –
J'ai bu à la source de ta tendresse.
Quand ta tendresse me rendit moins hagard
Que j'ouvris à nouveau mes yeux sur le monde
Je vis, sur le lac tranquille de ton regard
L'émergence d'une tristesse profonde.
L'inconnue à l'écharpe mauve
Immolait sa douleur
Sur l'autel d'autres douleurs.
Ô mon amie, pardonne-moi, mais cette tristesse
Que tu maquillais tout le temps
Je n'en savais pas la cause.
J'ai su longtemps après que ton frère
Était mort d'une overdose
Le jour même de ses dix-sept ans.
Tu l'avais trouvé livide sur les draps
Tué par le venin d'une aiguille.
Il est mort dans ton alcôve
Ta chambre sous les toits – dans tes bras –
Il est mort et il était ta seule famille
Cet adolescent pâle que tu adorais
Et qui ne se séparait jamais
D'une longue écharpe mauve.

JE MEURS D'ELLE

Je meurs d'elle
De son absence
De son silence
De ma rancœur
De son sourire
Qui me déchire
L'âme et le cœur.

Je meurs d'elle
De cette attente
Et qui me hantent
Mes souvenirs
De ses mensonges
Et de ce songe
Qui va finir.

Je meurs d'elle
De nos souffrances
De l'évidence
Des mots écrits
De nos ruptures
De nos tortures
Des faux mépris.

Je meurs d'elle
De nos méprises
De nos traîtrises
Et des coups bas
Son coup du charme
Son goût des larmes
Et du combat.

Je meurs d'elle
Et de cet autre
Qui vient, se vautre
Et qui attend
De la tendresse
Qu'elle lui adresse
À bout portant.

Je meurs d'elle
De ses errances
De l'espérance
Qui n'en peut plus
De sa bohème
De mes poèmes
Qu'elle ne lit plus.

Je meurs d'elle
Mais où est-elle
Mais que fait-elle
Si loin de moi ?
Je meurs d'elle
Mais mon cœur, elle
Meurt-elle de toi ?

ATTENTE

Si ta souffrance un jour, un jour de désespoir
Peut te faire oublier ton sacré amour-propre
Si l'horizon de ton futur se teint en noir
Si tu découvres la médisance et l'opprobre
Si, comme j'ai pleuré, tu pleures dans la nuit
Si tu te sens perdue, si tu te sens trop lasse
Si tu connais pire que la douleur, l'ennui
L'ennui qui s'insinue et lentement vous glace.

Si ton nouvel amour, si ton nouvel amant,
Comme tu m'as quitté à ton tour t'abandonne.
Si tu connais ainsi les excessifs tourments
De ceux que l'on délaisse et qui pourtant pardonnent
Si tu es trop seule, si tu te sens moins forte
Viens chez moi, je t'en prie, refais donc le chemin.
Vois-tu, je t'attendrai, debout, devant ma porte
Et quand tu seras là, on ne se dira rien.
On ne pleurera pas. Je te prendrai la main
Et nous regarderons dans les brumes d'automne
Se lever le soleil, doux, comme un œillet jaune.

L'ÉPREUVE

Et nous étions là, meurtris tous les deux
Comme étonnés d'être si malheureux
Ton âme jaillissait en fins ruisseaux
A travers tes yeux aux fraveurs d'oiseaux
Tu embrassais mon front brûlant de fièvre
Tu pleurais sur mes larmes, sur mes lèvres
Tes pauvres baisers aux vols éperdus
Me répétaient : « Dis, dis, ne pleure plus ».

Le temps coule, coule, coule,
Du verre brisé du sablier
Vers l'océan de l'oubli
Le temps coule, coule, coule,
Mais je ne peux t'oublier
– Rien n'est accompli –.

À l'ombre de notre amour supplicié
Je t'ai menacée, je t'ai suppliée
Tu m'affirmais : « Oui, je t'aime, je t'aime
Mais il me faut partir, partir quand même
Je veux vivre ma vie sous d'autres cieus
Mais pour cela je dois te dire adieu
Je dois sacrifier à ma soif d'ailleurs
Notre amour, mon amour et ton bonheur ».

Le temps coule, coule, coule,
Du verre brisé du sablier
Vers l'océan de l'oubli
Le temps coule, coule, coule,
Mais je ne peux t'oublier
– Rien n'est accompli –.

Alors m'étreignit l'angoisse aux mains moites
Et la rancœur à la faim maladroite.
Alors vint la peur, l'oiseau aux yeux morts
Et plus noire que l'aile de la mort
La nuit déploya brusquement son voile
Sur un sommeil éteint et sans étoiles
Et la tempête au tumulte fatal
Brisa ce cœur aux fibres de cristal.

Le temps coule, coule, coule,
Du verre brisé du sablier
Vers l'océan de l'oubli
Le temps coule, coule, coule,
Mais je ne peux t'oublier
– Rien n'est accompli –.

Et puis l'aurore démêla sans bruit
La longue chevelure de la nuit
Mon âme se changea en eau tranquille
Et je vis l'espoir comme une presqu'île,
Un esquif qui danse sur les marais.
Alors, mes larmes engendrant la paix,
J'écrivis mon chant d'amour pour l'offrir
A celle qui m'avait fait tant souffrir.

Le temps coule, coule, coule,
Du verre brisé du sablier
Vers l'océan de l'oubli
Le temps coule, coule, coule,
Mais je ne peux t'oublier
– Tout est accompli ! –

OÙ ES-TU ?

Mon amour, ô mon amour
Dans la nuit n'entends-tu pas
Quand je parle tout bas
Quand je t'appelle au secours ?
Où es-tu, où es-tu ?
Je te cherche sans cesse
Comme un gosse éperdu
De haine et de tendresse
Où es-tu, où es-tu ?
Je te cherche sans cesse
Dans des marasmes de brumes
Dans des déserts d'amertume
Dans l'ivresse des nausées
Dans des fumées irisées
Dans le soleil, dans la mort
Dans les égouts du remords
Et dans l'espoir misérable
De mes amours lamentables.

Mon amour, ô mon amour
Dans la nuit n'entends-tu pas
Quand je te nomme tout bas
Quand je t'appelle au secours ?
Moi j'entends dans le rebec
Lancinant de mon délire
Le grand vent qui joue avec
Le doux ruban de ton rire.
Moi je vois dans l'écrin noir
Sous les cils de mes nuits blanches
Joyaux de mon désespoir
Tes yeux comme deux pervenches.

Mon amour, ô mon amour
Dans la nuit n'entends-tu pas
Endormie dans d'autres bras
Quand je t'appelle au secours ?
Où es-tu, où es-tu ?
Je te cherche sans cesse
Comme un gosse éperdu
Qui hurle sa détresse
Où es-tu, où es-tu ?
Je te cherche sans cesse
Sur les chevaux blancs du rêve
Dans l'aurore qui s'achève
Sur l'étang d'autres yeux bleus
Dans la pluie d'autres adieux
Sur l'azur d'autres baptêmes
Dans le feu d'autres « je t'aime »
Sur d'autres corps, anonymes
Dans d'autres amours-abîmes.

Mon amour, ô mon amour
Dans la nuit n'entends-tu pas
Enlacée dans d'autres bras
Quand je t'appelle au secours ?
Moi j'entends dans la tempête
De mon cœur au ciel hiémal
Le grand vent qui me répète
Tes mots qui m'ont fait si mal.
Moi je vois dans l'écrin noir
Sous les cils de mes nuits blanches
Mourant avec mes espoirs
Deux pétales de pervenche.

SOUVENANCE

Quand sa main lentement glisse sur tes cheveux
Dans une caresse qui rappelle les miennes
Quand ses yeux se noient dans le lac bleu de tes yeux
Et quand son ivresse s'enivre de la tienne

Penses-tu à moi dis, penses-tu à moi ?

Quand tu lis un poème, un poème un peu triste
Quand tu vois mon nom dans un journal, par hasard
Quand tu entends notre air que joue un guitariste
Le temps d'un sourire, d'un frisson, d'un regard

Penses-tu à moi dis, penses-tu à moi ?

Quand tu croises un inconnu qui me ressemble
Quand ton nouvel amour t'entraîne, l'inconscient,
Sur un banc, un sentier où nous allions ensemble
Au temps où nous étions deux enfants insouciant

Penses-tu à moi dis, penses-tu à moi ?

Mais si tu te défends, si ton cœur se rebelle
Si de penser à moi te fait souffrir encor
Si je gâche le bonheur de ta vie nouvelle
Alors je t'en supplie fais un dernier effort

Et ne pense plus à moi, ne pense plus à moi.

L'ORAGE

Tumulte dans le jardin de mon sommeil.
Dans le ciel, les âmes tourmentées traînent leurs chaînes
L'orage fissure la voûte céleste d'éclairs vermeils
La pluie et le vent ivres de colère se déchaînent.

Les yeux grands ouverts sur la nuit de ma solitude
Je me souviens de ta peur insensée du tonnerre et des éclairs
Tu t'agrippais à moi et je savais que ta peur serait le prélude
Aux ivresses folles dont le souvenir me rend ce soir si amer.

Il pleut et il vente, je tends ma main dans mon lit
Et si tu étais là et si ma solitude n'était qu'un mauvais rêve ?
Mais non, ta place est vide, les draps ne font aucun pli
D'autres bras te protègent je le sais et j'en crève !

L'orage me pénètre, le tonnerre roule dans mon âme
Mes pensées tourbillonnent dans d'étranges paysages,
Mon cœur est un champ battu d'éclairs et de flammes
Et la pluie prend sa source aux sources de mon visage.

TU M'AS DIT

Tu m'as dit que tu l'aimais
Pour moi il te reste un peu de tendresse
Notre vie va donc changer désormais
Un nouvel amour pour l'un, pour l'autre la détresse.
Non, je ne vais pas pleurer sur mon sort
Je ne te ferai pas le chantage de la mort
Je ne serai pas violent, je ne serai pas cruel
Si j'en avais la force je serais drôle et spirituel
Mais j'ai trop mal et je t'aime trop encor.

Ainsi tu vas partir, l'adieu à l'artiste
Léo l'a chanté dans sa chanson la plus triste.
Petite, comment imaginer cela ?
Dans ce long couloir ne plus entendre tes pas
Et ta voix qui appelle un enfant
Et ta main qui caresse le chat doucement.
Petite, comment imaginer ne plus me perdre dans tes yeux
Ne plus voir tes yeux et prétendre un jour être heureux ?
Ce n'est pas possible mon amour, alors
Jusqu'à ce que notre amour ne soit mort
Ne soit mort et enterré
Je t'attendrai.

BOOMERANG

Ce que tu imposes à notre amour
Ce que tu infliges à mon cœur
Le connaîtras-tu un jour à ton tour ?
Connaîtras-tu l'incessante douleur
Et l'attente et l'angoisse et l'ennui ?
Les sanglots étouffés par la nuit
L'errance dans l'exil de l'esprit
Les questions d'un cœur qui n'a rien compris ?
Et cette déchéance du corps
Qui ne veut plus, qui n'en peut plus de vivre
Qui traîne, s'enlise et se traîne encor
Qui sombre et surmonte et s'enivre
De souvenirs et de vagues espoirs
Pour un présent qui ne veut rien savoir.
Connaîtras-tu un jour à ton tour
Cette longue agonie de l'amour
Qui nous fait souhaiter sa mort
Mais souvent le cœur est mort déjà
Quand l'amour, l'amour lui survit encor.
Alors sans comprendre, on reste là
À regarder dans le creux de sa main
Les débris de son destin.

LIBERTÉ

Tu ne veux pas de reproches pas de violence

Tu veux te sentir libre d'esprit et de corps

(Mais est-on libre quand on aime une fois encor) ?

Tu ne veux pas de reproches pas de violence

Mais exiler mon cœur dans un noble silence

C'est bien. Je vais me taire. Garder de bonnes manières

Et ne point blesser les convenances

Mais alors de grâce, à mon tour

Laisse à mes yeux leur prière.

COMME UNE FEUILLE FOLLE

Comme une feuille folle qu'exaspère le vent
Tu tourbillonnes dans le doute et les tourments
Tu me regardes et tu te demandes :
« Est-ce que je l'aime encor ?
Mais si je l'aime, pourquoi cet amant ?
Est-ce un désir nouveau inventé par le corps
Suis-je amoureuse de deux hommes, simplement » ?

Tu me dis : « J'aime ton regard qui me hante
Et mon cœur s'émeut au moindre son de ta voix
Pourtant le désir de l'autre me tourmente
Que faire ? Nous souffrons tous les trois ».

Moi je te vois te débattre et je lutte aussi
Parfois je me dis « à quoi sert de souffrir ainsi ?
Je dois l'aider à me quitter, qu'elle aille s'abîmer
Ou renaître dans les bras de cet autre amour ».
Ah ! si je pouvais cesser de t'aimer
Et être en paix et pourquoi pas, heureux à mon tour !

Mais je ferme les yeux et je t'aperçois devant moi
Si fragile, si féline, belle à damner ton créateur
Alors je sais que je n'aimerai jamais que toi
Et si en moi je tuais notre amour,
Je mourrais bien avant qu'il ne meure.

JE T'ATTENDRAI

Je t'attendrai

Tant que mon âme frémira à ton seul nom
Tant que ma main te recherchera dans la nuit
Et tant que mon corps fiévreux saura dire non
A celles qui voudront distraire mon ennui.

Je t'attendrai

Tant que la douleur ne creusera pas un lit
Profond, trop profond entre ton âme et mon âme
Pour y glisser un fleuve de mélancolie
Qui éteindra tes yeux en éteignant ma flamme.

Je t'attendrai

Tant que, délirant, jamais un autre prénom
Ne s'échappera de mes lèvres une nuit
Tant que mon cœur brisé saura encor dire non
À l'amour, à la mort qui s'offriront à lui.

Je t'attendrai.

NE PLEURE PLUS

Ne pleure plus je t'en prie
Tes larmes me sont une torture
Viens plus près, viens, dis
Je sais que c'est dur
Mais moi je suis là
Je ne te quitte pas.
Si je ne suis pour toi
Qu'un amant à demi
Je reste quand même un ami.
Ah, c'est bien, tu souris
À peine, juste à peine
Mais tu souris
Et ton petit cœur de souris
Cesse de faire des bonds
Contre mon veston
Il se calme doucement
Et dans ton regard « qui jamais ne ment »
Je sens la paix qui t'envahit...
Ta main qui serre mon bras
Ta tête au creux de mon épaule
La plainte à peine audible de ta voix
Tes derniers sanglots...
Tout à coup ça me fait tout drôle
Mon Dieu, mon Dieu que c'est idiot
Que c'est bête d'être ainsi
Voilà que j'ai envie de pleurer aussi.

TOURMENTE

Tu m'abandonnes dans la tourmente
Dans mon âme l'orage s'apprête
Les désillusions suivent les défaites
Mais à quoi sert que je me lamente ?

Ton cœur est sourd le ciel aussi
Mais c'est peut-être mieux ainsi
Le bonheur égare la raison
La souffrance y remédie sans façon.

L'amour est une illusion grimée de mots
Des mots magiques, plus qu'il n'en faut.
Mais les mots s'envolent au vent des épreuves
L'amour vrai doit donner de vraies preuves
Et la preuve se trouve dans la tourmente
Mais à quoi sert que je me lamente ?

NE T'EN VAS PAS

Ne t'en vas pas je t'en supplie ne t'en vas pas
Ne me laisse pas seul dans ce combat
D'avoir trop pleuré d'avoir trop souffert
Notre jardin ne sera plus qu'un désert
Quand tu reviendras.

Ne t'en vas pas je t'en supplie ne t'en va pas
J'ai eu tort je t'ai fait mal quelquefois
J'ai toujours eu le mal de mal aimer
Je ne peux saisir un bonheur sans l'abîmer
Dis, ne t'en vas pas.

J'ai peur du vide et du silence
De ces nuits d'espoirs éteints
Où l'angoisse vous transperce de ses lances
Où la solitude est un spectre qui vous étreint.

J'ai peur de nous. Qu'allons-nous devenir ?
Le temps qui passe est aveugle et indifférent
Il voudra transformer en un souvenir
Mon amour qui est encore si cruellement vivant.

Ne t'en vas pas je t'en supplie ne t'en vas pas
C'est pour t'aimer que mon cœur bat
Il bat, combat, et se débat pour cet amour que tu renies
Et qui ne sera plus qu'une longue agonie
Quand tu reviendras.

Car tu reviendras. Il faut que tu reviennes
Il faut que ton âme se souvienne :
L'amour ne meurt pas parce qu'on le renie.
Mais dis, est-ce que tu reviendras ?

L'ADIEU

Voici le dernier jour et le dernier baiser
Mon cœur a tant de fois été blessé
Que l'on pourrait parler d'habitude
Mais non, je ne suis pas encor blasé
Et je ne peux me faire à cette solitude.

Comment ? Comment imaginer cela ?
Tu vas rire, sortir avec lui, aller au cinéma
Parler, te quereller, dormir dans ses bras
Si tu souffres il te prendra la main
Tu l'embrasseras s'il est malheureux.
Moi je vais errer sur les chemins
En essayant d'abuser ma lucidité
Et croire si je peux encor y croire
Au miracle d'un dernier espoir.

Un jour va-t-on se retrouver
Nos cœurs seront-ils enfin apaisés ?
Ce qui aujourd'hui nous fait tant souffrir
Ne sera peut-être demain qu'un souvenir
Vieillissant parmi d'autres souvenirs...
Allez, viens une dernière fois dans mes bras
Ne pleure pas. Sois forte, n'aie pas de remords
Rien n'est perdu pour notre amour, il vit encor.
Peut-être un jour tu reviendras
Et tout recommencera
Allez pars vite, vite quitte-moi
Ne reste pas ainsi dans ce hall de gare
Tu vas prendre froid.
Ne pleure pas... vite vite quitte-moi.

SUR MA TOMBE

Sur ma tombe un jour quelqu'un que j'aime
Et qui habite dans mes poèmes
Viendra chercher dans l'herbe et la cendre
L'image d'un passé fou et tendre.
Elle priera. Sa voix sera bleue
Et mon âme pourra entendre
Cette musique de ses yeux.

Sur le marbre, légère sa main
Se posera croyant me toucher,
Sur son front je lirai le chagrin.
Elle aura si peu, si peu changé.
Belle infiniment. Dans la lumière
Qu'ignorent les yeux craintifs du corps
Dans la lumière, sa lumière
M'éblouira bien plus encor.

Joie ultime d'un vivant défunt
Pourrais-je m'enivrer du parfum
De ses longs cheveux tant caressés ?

Elle me dira de sa voix blessée :
« – M'entends-tu ? Dis, m'as-tu oubliée
Après m'avoir si fort aimée » ?
Dans le vent qui caresse les cyprès
J'aimerais doucement lui murmurer :
« – En quittant le monde je t'ai nommée
Et ma dernière pensée
Fut pour toi
Mais tu n'étais pas là ».

HÔTEL

La nuit ne finit pas
Ô mon Dieu mais pourquoi ?
J'appelle l'aube tout bas
Mais l'aube ne vient pas.

L'amour ne nous pardonne pas.
Elle souffre à mille lieues de là
Peut-être dans d'autres bras
Elle veut oublier elle ne peut pas.

La nuit, l'amour, n'en finissent pas
Il fait si chaud, il fait si froid
Je murmure son nom tout bas
Mais elle ne répond pas.

L'amour ne nous pardonne pas.

UNE NUIT

Ah cette nuit de folie où tu m'étais revenue
J'oubliais alors ce que j'avais souffert
Que de mystères égarent un cœur qui aime
J'oubliais que je te devais mon enfer
Ma Guyane mon néant mon désert
J'oubliais que tu repartirais le matin même.
Tu étais revenue.
Mon âme recevait l'offrande de tes yeux
Mon corps acceptait encor l'épreuve du feu
Il n'y avait plus « d'elle » ni de « lui »
Nul autre que nous deux sous le manteau de la nuit.

L'AMI ET L'AMANT

J'aimerais devenir votre ami
J'aimerais devenir votre amant
Aujourd'hui je le suis à demi
Demain en sera-t-il autrement ?

Je te dis « vous » et je te courtise
C'est bien plus qu'un simple amusement
C'est, car l'amour est plein de surprises
Un mari qui se change en amant.

Nous nous rencontrons en grand secret
Ton amant est paraît-il jaloux
Sur la plage ou dans un bar discret.
L'amour est une histoire de fou

Car tu trompes ton jeune amant
Avec ton mari, ça c'est cocasse
Quand je le vois passer fièrement
Quand il me sourit avec audace

Moi je souris intérieurement
D'amant il se transforme en mari
Donc il est trompé également
Lui l'ignore moi non et j'en ris

Je suis heureux je te fais la cour
Comme je la faisais à vingt ans
Et cela est connu en amour
Vous préférez au mari, l'amant.

Mari, j'avais bien dix ans de plus

Je n'étais plus l'amoureux ardent
Amant ma passion est revenue
Tu m'as donc sauvé en me trompant.

J'aimerais devenir votre ami
J'aimerais devenir votre amant
Car je ne suis plus votre mari
Mais je vous aime encor, follement

JE RIS PARFOIS QUAND MÊME

Je souffre mais je ris parfois quand même
En songeant à tous ceux à qui tu dis « je t'aime »
À ces coqs qui coquettent au-dessus de ton lit
Qui sont entrés dans ton corps et en sont ressortis
Fiers de tes coups de griffes et du chant de tes cris
Je les vois se rhabiller avec juste la lenteur
Qu'il faut pour que tu admires leurs pectoraux
Ils se sentent maîtres et de ton corps et de ton cœur.
Le guide du septième ciel se sent toujours un héros
Ah sacrée gamine, je t'aime, je t'aime
Car tu es libre, libre d'être leur esclave
Un jour et de partir dans la nuit même.
Tu es libre, libre sous le poitrail de ces braves
Qui croient te posséder parce qu'ils sont tes amants.
Mais deux mains, deux mains d'homme
Peuvent-elles emprisonner l'eau vive d'un torrent ?
Je souffre d'amour pour toi, mais en somme
Je t'admire. Je souffre et t'admire en même temps
Et j'ai envie de te dire, comme ça très vite...
Chapeau petite !

RETOUR

Nous deux au jour tant attendu.
Tu étais là devant moi
Pourtant mes bras ne se sont pas tendus
Mes lèvres non plus.
Mon cœur qui pour toi a tant battu
S'essouffait à peine d'un simple émoi.
Mais pourquoi, pourquoi cela ?
J'avais tant espéré tant chanté cet instant-là :
Te revoir ! te revoir !
Pendant des semaines, pendant des mois
J'avais vécu, survécu à une overdose d'espoir.
Aujourd'hui, toujours si belle, un peu pâle
Tu demeurais là devant moi
Et je ne te tendais pas les bras.
La pluie sur la vitre s'affolait comme une rivale
Il n'y avait pas de rivale, pas d'autre amour non plus.
Tes lèvres tremblaient un peu. « Pourquoi alors, pourquoi ?
Est-ce que tu ne m'aimes plus » ? Si ! Mais j'ai trop attendu
Trop d'espoir, trop d'angoisse, trop de naufrages.
Ton absence avait fait en moi un tel ravage
Balayé les rêves, détruit les illusions, doublé mon âge
Et tué l'amour de l'amour.
Tout n'était que cendres et fumée.
Rien d'autre qu'un sinistre décor
De fin de guerre pour un cœur qui t'aimait encor.
Oui je t'aimais encor
Sans illusions, sans tristesse, sans fard
Tu étais revenue mais revenue trop tard.
Te revoir voulait dire revoir toutes ces nuits glacées
Revivre la souffrance
D'une âme que tu avais brisée.

C'était réveiller l'inhumaine désespérance.
Moi je t'aimais toujours mais entre nous deux
Il y avait la douleur trop bien calfeutrée
Et pire que la douleur, sa délivrance.

Je t'ai vue repartir sous la pluie bleue
Le vent te bousculait. Tu ne t'es pas retournée
Pourrais-je un jour, ô toi qui t'en vas
Toi dont je refuse la présence, cesser de t'aimer ?
C'était fini pour nous dans cette existence-là
Y aura-t-il pour notre amour un au-delà ?

Je t'ai vue repartir sans être malheureux
Ou si peu, si peu.
Je t'ai vue repartir sous la pluie et les gifles du vent
Mon Dieu notre amour est toujours vivant
Et notre histoire s'achève.
Je vivrai sans toi jusqu'à la fin de mes jours
Sans toi mais avec notre amour
Comme un homme seul avec son enfant
Comme un enfant seul avec son unique rêve.

ÉLÉVATION

Elle me dit : « Je te tends mon corps comme un grand vase,
Oh viens et remplis-le de ton parfum d'extase.
Sois le sable chaud pour m'épouser tout à fait,
Sois la vague aimante qui éclate et défait
L'horizon frémissant qui se gonfle et s'étire,
Sois la vague aimante qui s'étale et se retire
Inlassablement de mon corps que tu déchires ».

Et ses jambes s'ouvrent sur un monde infini
Un monde ésotérique et grisant qui s'emplit
De vagues tourbillons, de pétales et d'étoiles
Où un soleil tremblant sous le délicat voile
De l'écume vierge darde ses rayons noirs.

Ce soleil profond comme une peine cachée,
Se tend vers moi étincelant tel un calice
Et mes lèvres assoiffées en folles gorgées
Délicatement s'abreuvent de délices.

LA RIVIÈRE DU SILENCE

Nous sommes deux amants
Que sépare une rivière de silence
Chacun sur son bord chacun sur sa rive
Tu me vois je te devine
Tes mots se perdent dans les flots
Les miens ne sont plus que des sanglots

Nous sommes deux amants
Que sépare une rivière de silence
J'ignorais vois-tu que le silence
Pouvait parfois être si bruyant
Il me rend sourd
N'est-ce pas absurde ? Le silence me rend sourd
Comme la nuit m'aveugle intensément
Mes prières deviennent des galets si lourds
Qui roulent vers l'océan des grandes indifférences

Nous sommes deux amants
Que sépare une rivière de silence
Chacun sur son bord chacun sur sa rive
À ne plus savoir ni les nuits ni les jours
Mais ils ne se noient pas les mots qui dérivent
La rivière a une mémoire
Elle nous rendra tous les mots de notre amour
Nous ne sommes pas des naufragés nous sommes des amants
Nous avons un pays nous avons un port
L'aura dont se pare notre amour n'est pas noire
Elle est bleue et blanche. L'amour et l'espoir
Sont deux amants qui nous ressemblent
La rivière m'a privé de ton corps
Je lui en veux de ne pas nous avoir pris ensemble
Mais le corps, qu'importe le corps

Ce n'est qu'un petit segment dans l'éternité de l'amour

Dépasse la douleur mon cœur dépasse l'absence

Dépasse l'amour et tu atteindras l'amour

Au bout de ses bras qui se tendent

La nuit a des doigts brodés d'or

Sur les bords de la rivière

Où le silence devient lumière

Nous sommes deux enfants qui attendent...

Les passereaux ne volent qu'à l'aurore

POÈMES A UN AMOUR

SI TU CESSAIS DE M'AIMER

Si un jour mon amour tu cessais de m'aimer
Tu verrais tout à coup ma pauvre âme descendre
Dans ce gouffre sans nom où se sont abîmés
Ces soleils si fiers qui ne sont plus que des cendres

Ces géants ces astres ces hommes et leurs rêves
Pour avoir tout offert au seul Dieu de l'amour
Dans l'enfer de leur cœur vont s'embraser sans trêve
Puis étreindre la nuit eux qui portaient le jour

La splendeur hier et le lendemain la misère
Ils se disent « Que nous est-il donc arrivé ? »
Ils cherchaient la quiétude et les voici en guerre
L'amour les détruit lui qui les avait sauvés...

Ils avaient pour maître l'ineffable splendide
L'amour les élève les grandit les guérit
Et les voilà face à l'infâme et au sordide
Ils restent seuls et seul le néant leur sourit

Chaque amour est unique il porte en lui des cimes
Mais que nous soyons ses seigneurs ses opprimés
Puisqu'il est un Dieu et son contraire l'abîme
Nul n'a vraiment vécu s'il n'a un jour aimé

Si un jour mon amour tu cessais de m'aimer
Tu verrais tout à coup ma pauvre âme descendre
Dans ce gouffre sans nom où se sont abîmés
Ces soleils si fiers qui ne sont plus que des cendres

Ces amours qui nous ressemblent...

COMME UN RÊVE...

Comme un rêve qui se glisse
Sur l'inconstance des jours
Comme le vent qui se hisse
Au sommet de nos amours
Ô la douceur de l'été
L'éternité se détend
Mon amour est-ce l'amour qui nous attend ?
Nous sommes ce que nous avons été
Les maîtres et les jouets du temps

LES AMANTS DE LA POINTE DU RAZ

T'en souviens-tu ? Nos pieds ne foulaient plus la terre
Et nos cheveux croisaient le vol des goélands
Parmi eux, nous étions un couple solitaire
Unis par un baiser désespéré et lent.

De la Pointe du Raz où s'ancre le néant
Jusqu'au sablier de la baie des Trépassés
Seul un ange attentif à la croisée des vents
A su entendre le murmure de nos baisers

Puis, quand les étoiles éteignirent leurs cimes
Que les ténèbres bleues effacèrent nos pas
Nous sommes revenus au seuil de nos abîmes
Pleurer sur les amants de la Pointe du Raz.

JE NE SAIS RIEN DE LA VIE

Je ne sais rien de la vie
Ni des larmes qui sont les nôtres
Et se réfugient dans le regard des autres
Dans le sourire de nos amis
Ni des heures qui se vautrent
Dans l'insouciance et l'énigme des jours
Je ne sais rien de la vie
Que ton amour.

Je ne sais rien de la vie
Malgré la vie ajoutée aux années
Ni l'égoïsme et l'espérance fanés
Dans les sourires ennemis
Ni l'incompréhensible destinée
Ni les rêves qui diluent les jours
Je ne sais rien de la vie
Que ton amour

MON VOYAGE

Pendant que tu parcourais la terre
En pensée je parcourais ton corps
Je découvrais Vérone et Cythère
Le Mont Olympe et l'intime Angkor

J'ai marché sur les pas de ton âme
J'ai vu ainsi d'étranges pays
Des mers de glace s'offrant aux flammes
J'ai vu le Vésuve et Pompeï

J'ai suivi le parcours de tes veines
Me suis endormi dans tes cheveux
Ton cœur battait d'inquiétudes vaines
D'un regret sourd, de troublants aveux

En lui j'ai lu les anciennes stances
Des amants de ton passé fougueux
Ceux que tu jugeais sans importance
Peut-être suis-je déjà l'un d'eux ?

Dans la paume d'une main secrète
J'ai vu des firmaments s'embraser
Et mon destin aux lignes discrètes
Attendre pour vivre ton baiser

J'ai ouvert ton corps comme un ouvrage
J'ai bercé tes seins au parfum clair
Blotti ma bouche au point des orages
Pour y boire le sang des éclairs

J'ai hanté ton baiser et ta fièvre

Ta chaleur ton souffle sensuel
Goûté ton Rimmel ton rouge à lèvres
La morsure d'un rire cruel

J'ai vu des héliotropes mauves
Dans ton regard et d'ardents braseros
Dans la toison fine d'une alcôve
J'ai laissé le cristal d'un sanglot

Je me suis assis au bord d'un songe
Sur ton ventre j'ai posé ma joue
Je n'ai pas vu en toi de mensonges
Mais tu joues sans savoir que tu joues.

J'ai pénétré dans tes yeux qui brillent
Là où tu déguises tes secrets
J'y ai vu une petite fille
Qui semblait attendre et qui pleurait.

Pendant que tu parcourais le monde
En pensée je parcourais ton corps
Ton âme est une aube si profonde
Même sans toi j'y demeure encor.

LES AMANTS DE SAINT-PÉTERSBOURG

J'ai suivi deux ombres hier à Saint-Pétersbourg
Deux âmes enlacées, dansantes silhouettes
Légères au-dessus des jardins des faubourgs
Dans la clarté bleutée d'une ville muette

Les amants glissaient vers l'église Saint-André
La place du Palais, la colonne Alexandre.
Strelka et Monplaisir sous leurs manteaux cendrés
Ont caché leurs baisers voluptueux et tendres

Entendaient-ils le cœur brûlant des Romanov
Battre sous les dalles, palpiter sous le marbre ?
Dans l'île Basile, le canal Krioukov
Entendaient-ils la plainte alourdie des arbres ?

Là-bas Tchaïkovski dort dans l'infini soyeux
Les anges sont transis dans le fond des allées
Et le soleil neigeux, pâle, plissait des yeux
En posant sa joue sur la Néva gelée

L'Ermitage, sur le pont de la Moïka
Où la neige offrait ses voilettes secrètes
Vers la place Michel puis vers la Fontanka
J'ai suivi l'amour dans la ville des poètes

Hier à Saint-Pétersbourg j'ai suivi deux amants
Jardin d'été, pont aux sphinx, canal des cygnes
Puis ils se sont perdus dans un sourd firmament
Et leur dernier regard fut pour moi comme un signe

Mais non, je ne connais rien de Saint-Pétersbourg

Je n'ai vu qu'en songe la Baltique de glace
J'ai rêvé ces amants j'ai rêvé ces amours
Le rêve est puissant quand nos âmes sont trop lasses.

POUR TOI...

Laisse couler ce poème
Le long de tes veines
Laisse glisser dans ton sang
Les astres éblouissants
Les sanglots d'une flamme
Que j'invente pour ton âme.

Sois l'amante de ces mots
Qui naissent du bout de mes doigts
Qui s'égarer sur ta peau
Et meurent au fond de toi.

Ainsi grandira dans ton être
L'enfant qui désire tant naître

Et dans les lignes de sa main
Enfin dévoilé
Le mystère de nos destins.

COLÈRE

Je voudrais effacer ton nom de ma mémoire
Ne pas t'avoir connue ne pas t'avoir aimée
Tu étais mon soleil et tu es ma nuit noire
Tu es l'espérance transformée en fumée

Je me hais de t'aimer cet amour m'importune
Qu'il se taise à jamais, je voudrais bien qu'il meure
Tu étais ma raison ma folie ma fortune
Tu es à présent la peste dans ma demeure

M'éteindre loin de toi de tes yeux de tes lèvres
Ordonner à mon cœur « apaise-toi enfin
Fuis l'amour qui foudroie son venin et sa fièvre
Recherche un autre amour pour provoquer sa fin »

Ah ! Puiser ma force dans mon indifférence...
Un ami m'apprendrait : « tiens, elle s'est mariée,
Son mari est charmant. » Sans aucune souffrance
Je sourirais à cet idiot d'un air niais.

Mais je délire, ma femme mon inconnue
Tu dors auprès de moi et l'on s'aime toujours
Et comme chaque soir sur ton épaule nue
Je dépose un baiser « Bonne nuit mon amour ».

LA FONTAINE SAINT-MICHEL

Saint Michel a d'étranges sanglots
À l'ombre des amants désabusés
Ainsi tout se termine, le songe est clos
Par l'empreinte d'un baiser refusé.

La Seine lourde comme l'absence
Referme sur nous le chapitre de ses flots
Que restera-t-il après nos souffrances
Et l'intransigeance des mots
Qui n'ont pas été prononcés ?

Le hasard est sans égard pour nos rêves
Connaîtrons-nous d'autres combats d'autres trêves ?
Allons-nous vers la mort savamment déguisée
Que l'on nomme l'indifférence ?

Tu ne dis plus rien. Veux-tu partir la première ?
N'aies crainte que l'amour ne te montre du doigt
Un jour j'écrirai ton nom dans la lumière
Du bonheur que je te dois.

Aux pieds de Saint-Michel le dragon est-il mort ?
Je ne sais plus. Qui à présent vas-tu aimer ?
Je buvais en toi comme aux sources de Gomorrhe
Je vois sur ma vie l'ennui se refermer.

Je n'ose plus te dire que je t'aime
Dans mon âme coule l'eau trouble de la Seine.

NOS SOUFFRANCES

Et si nos souffrances n'étaient au fond qu'un rite ?
Si toutes ces larmes n'étaient en fait qu'un leurre ?
Étranges sont nos cœurs, mon amour tu me quittes
Tu t'en vas et pourtant n'est-ce pas toi qui pleures ?
Tu peux tout emporter laisse au moins la douleur
Garde tes larmes pour tes bonheurs à venir
Et dis-moi vite adieu avec juste un sourire.

L'ENNUI

Je m'éteindrai
Avant le jour
Comme s'est éteint
Mon amour

Comme un cheval
Comme un cheval solitaire
Sur l'immensité des jours
Jusqu'aux confins de la terre
Il va chercher son amour

Il court sur les monts et sur l'onde
Les marécages de la nuit
Il s'en va au-delà du monde
Retrouver l'amour qui a fui

Vers les rives de l'espérance
Obstiné il marche toujours
Croire ainsi jusqu'à l'aberrance
N'est-ce pas mourir pour son amour ?

Par-delà les déserts de glace ou de flammes
Jusqu'à l'extrémité du temps
Puisque tu es l'autre partie de mon âme
Mon cœur t'espère et mon âme t'attend.

CAPO DI FENO

Au-dessus des dunes brûlantes
Les mouettes figées ont des sanglots perçants
le temps est lourd la vie est lente
Et le jour se meurt dans une tache de sang

Sur les flots s'allument des feux
Dieu écrit son nom sur les strophes de la mer
Qu'est-il advenu de nous deux ?
Nous nous aimions si fort, c'était l'année dernière

Mon âme s'épuise de ces vagues
Batailles que sans cesse se livrent
L'espoir et le désenchantement
Le soleil se glisse entre les vagues
Qui ne sont que les pages d'un livre
De psaumes et de recueillement

Tout est bien car tout est voulu
Par nous deux. Mais alors pourquoi cette souffrance ?
Pourquoi si l'on ne s'aime plus
Subsiste-t-elle encore cette désespérance ?

L'amour meurt-il ou change-t-il ?
Si l'on cesse d'aimer a-t-on vraiment aimé ?
Je ne sais que le chant subtil
Du jour qui se meurt et qui va ressusciter.

SANGUINAIRES

Sur les flots irisés d'un bleu brisé de vert
Les voiliers semblent des points-virgules à l'envers
Ils dansent sur le sang du soleil foudroyé
La nuit étend ses doigts le jour va se noyer

Épousailles d'un soir mascaret d'ocre pâle
La tour sur l'horizon est un anneau d'opale
La mer est en silence et le monde se mure
Dans un chant de cendres dans un lointain murmure

Règne des ombres bleues étranges harmonies
Cimes incendiées dernier regard du jour
Dans mon âme éperdue se mêlent l'agonie
D'un ange de feu et celle de mon amour

C'est l'instant où l'âme retourne à elle-même
Où chaque seconde est une seconde suprême
Des essaims d'étoiles surgissent de leurs nids
Pensées du Verbe qui résonnent à l'infini

Jamais rien ne s'éteint la nuit même est lumière
Un cœur bat toujours sous un néant de poussière
Le monde est sans sommeil mon amour sans repos
L'aube naît chaque nuit dans le cœur d'un sanglot.

MOTS D'AMOUR

Mots d'amour qui se noient chaque jour
Dans des soupirs d'indifférence...
Tu t'abrites derrière nos différences
Pour conjurer cet amour.
Aimer et n'oser plus dire "je t'aime"
Les mots sont des astres qui se glacent
Au cœur même des ces poèmes
Que tu aimais et qui te lassent.
De ce désespoir il ne restera désormais
Qu'une forme de douloureuse indolence
De cet amour il ne restera à jamais
Qu'une pâle étoile qui glisse vers le silence.

IMAGES DE MON AMOUR

S'en aller à l'heure orange
Qui n'est pas encore le soir
Goûter la saveur étrange
D'un élégant désespoir

S'en aller sans rien lui dire
Rien exiger de ses yeux
Ni la pitié qui soupire
Ni les regrets fastidieux

Missel ouvert des nuages
Sa jupe à petits pois blancs
Jonque des heures sans âge
Ma main sur ses doigts tremblants

Ce long baiser d'amarante
Sur les vagues qui se noient
Le regard de mon amante
Quand il meurt, quand il flamboie

Images pour mon exil
Vais-je t'oublier un jour
Toi qui as brûlé nos îles
Where are you, mon amour ?

LETTRE DE PARIS

Dimanche 30 août. Paris

La ville se démaquille de sa nuit

Silhouette

D'un dimanche triste et lent.

Au creux d'un songe gris

Paris hante son ciel de mouettes

D'arabesques de goélands.

Où es-tu mon amour ?

Je n'ai plus de nuits, je n'ai plus de jours

Je n'ai que des mots écrits

Qui espèrent ton regard

Pour s'éteindre ou s'élever.

Ton regard a la couleur d'un songe qui finit.

Tu m'avais dit : "l'amour désavoue le hasard

Les rencontres sont inscrites dans l'infini"

Cet amour perdu est-il une rencontre inachevée ?

Mes rêves ont brûlé leur insolence

L'absence se soumet quand se résigne le temps

Je n'exige rien du silence

Je fais semblant de ne pas t'attendre et je t'attends.

Le désespoir est un mensonge, l'ironie est un leurre

Même sur l'étang obscur de la mort l'espoir luit

Je veille mon chagrin. À l'enfant qui pleure

Je dis "elle reviendra" et je pleure avec lui.

Les lignes de nos mains sont-elles enlacées

Ou subissent-elles le sort de nos baisers ?

Nous ne savons rien ah ! Taisons-nous désormais

Car la raison d'aimer nous échappe à jamais.

Paris. Étoiles closes

Lanterne orange

Qui recompose

Le serment du jour

Je laisse l'éternité aux anges

Si elle n'est pas habitée par ton amour

MA NUIT ÉPRISE D'ELLE

Ma nuit éprise d'elle
Murmure encore son nom
Les anges ont déposé leurs ailes
L'espoir est un subtil démon.

Le sang de mon sommeil
Brûle dans mes rêves
Aucune étoile ne veille
Par un mot de toi l'infini s'achève.

Amour voilà l'énigme de ton destin :
je t'ai atteint, je t'ai étreint et tu m'éteins
La souffrance désavoue l'ultime ivresse
Voici mon double dans un miroir d'étain

Ô les heures damnées de nos caresses
La clarté légère de notre jeune amour
Au bout de mes doigts sa blondeur
À présent j'attends que vieillisse ma douleur
Mon cœur demande grâce à la lenteur du jour

Mon âme convoitait le printemps de son rire
Ombres qui jamais plus ne s'embrassent
Nous avons l'éternité dans nos soupirs
Et déjà s'effacent les cendres de nos traces

J'ai rêvé de différences élégantes
Ses vingt ans lisses, mes saisons monotones
Mais un jour sa jeunesse arrogante
M'a ouvert les portes de l'automne

Elle a rejoint la foule diaphane
L'onde imperceptible de ses désirs
La cohérence des songes sans blâme
Le rythme coutumier sous les paupières du plaisir

Par un mot de toi s'achève l'infini
Me voici dans l'enfer de ta paisible absence
Le cœur grandit ou meurt dans un tel silence
L'amour ne nous apprend pas l'oubli

JARDIN DU LUXEMBOURG

Jardin du Luxembourg

T'en souviens-tu ?

Cette statue

De deux amants

Enlacés

Enlaçant

L'Éternité.

Jardin du Luxembourg

Cette statue

Qui comptait nos baisers

Et nos serments

T'en souviens-tu

Vraiment ?

Jardin du Luxembourg

Le temps glisse

Sur le marbre lisse

Des corps sublimes

Sublimant

Leur amour.

Octobre somptueux et doux

Nous rappelait à nos rendez-vous

Ah ! Ne jamais rien promettre

La statue nous attend peut-être

Mon enfant sauvage, mon amour

Où sommes-nous, où sommes-nous ?

Ah ! Ne jamais rien soumettre

Des choses du temps à l'amour

Jardin du Luxembourg

J'entends seulement mes pas

L'amour s'en est allé
Sous les marronniers par les allées
Sous le regard grave des poètes
Mon hiver ce sera toi.

TA VOIX

Il n'y a plus d'appel dans la nuit
Ta voix me manque tant ô ta voix !
J'ai perdu sous les jours qui s'enfuient
Ton amour l'espérance et la foi

Mon cœur est un prince qui mendie
Je porte en moi l'enfant d'une étoile
Cette étoile que tu répudies
Comme une infortune que l'on voile

Surtout pas de fureur pas de bruit
Tais-toi donc mon cœur, tu la déranges
Ma passion n'engendre que l'ennui
Face au noble silence d'un ange

Il n'y a plus d'appel dans la nuit
Tu es pâle, assoupie, tu es lisse
Ta discrétion m'avait tant séduit
Elle perpétue mon supplice.

Tu es forte car ton sang est froid
En disant cela je me condamne
Ainsi tu ne verras plus en moi
Qu'un amant aigri qui te diffame

Ne pas s'attendrir ne pas faiblir
Ton cœur résolu n'a plus de fièvre
Il renie les baisers les soupirs
Le goût de mes lèvres sur tes lèvres

Il n'y a plus d'appel dans la nuit
Mon orgueil creuse mon propre gouffre

Cet amour me hante et me détruit
Tu es en moi mon souffle et mon soufre

Il n'y a plus d'appel dans la nuit

LE PLUS BEAU MOT D'AMOUR

Le plus beau mot d'amour c'est toi qui l'as écrit
Avec tes yeux un soir dans mes yeux éblouis
Je n'avais jamais vu dans un regard de femme
Autant de tendresse de bonté et de flammes
Mes doutes et mes peurs s'étaient évanouis
En apaisant mon cœur tu élevais mon âme

Le chemin aujourd'hui est d'ombres et de ronces
Les mots les plus cruels c'est toi qui les prononces
Avec le silence de ton regard pensif
Tu me voudrais serein doux et compréhensif
Exprimer mes tourments sur un mode passif
Pourquoi se déchirer si tout est terminé ?
Logique implacable d'un cœur dépassionné.

Il n'y a plus d'amants, d'amis ni de complices
Que la destinée de notre amour s'accomplisse
Mais est-ce ainsi qu'une nuit tout s'achève
Le rêve sans l'amour, l'amour avec le rêve ?
J'habitais un songe que va-t-il devenir ?
L'amour est-il détruit s'il reste un souvenir ?

Je ne garde pour moi qu'un mot écrit par toi
C'était quand ? C'était hier et déjà autrefois
Le plus beau mot d'amour c'est toi qui me l'as dit
Avec tes yeux un soir dans mes yeux éblouis.

RENCONTRE
NOTRE AMOUR
RESTE AVEC MOI
REGARD
QUI ÉTAIS-TU ?
COMPLAINTÉ
LE BAISER
MESSAGE
LE SERMENT
CHANSON
J'AIME
BILLET
IL FAUT TANT D'AMOUR
HISTOIRE D'UN AMOUR
LES AUTRES
ABSENCE
L'INCONNUE A L'ÉCHARPE MAUVE
JE MEURS D'ELLE
ATTENTE
L'ÉPREUVE
OÙ ES-TU ?
SOUVENANCE
L'ORAGE
TU M'AS DIT
BOOMERANG
LIBERTÉ
COMME UNE FEUILLE FOLLE
JE T'ATTENDRAI
NE PLEURE PLUS
TOURMENTE
NE T'EN VAS PAS
L'ADIEU
HÔTEL

UNE NUIT
L'AMI ET L'AMANT
JE RIS PARFOIS QUAND MÊME
LA RIVIÈRE DU SILENCE
POÈMES A UN AMOUR
SI TU CESSAIS DE M'AIMER
COMME UN RÊVE...
LES AMANTS DE LA POINTE DU RAZ
JE NE SAIS RIEN DE LA VIE
MON VOYAGE
LES AMANTS DE SAINT-PETERSBOURG
POUR TOI...
COLÈRE
LA FONTAINE SAINT-MICHEL
NOS SOUFFRANCES
L'ENNUI
CAPO DI FENO
SANGUINAIRES
MOTS D'AMOUR
IMAGES DE MON AMOUR
LETTRE DE PARIS
MA NUIT ÉPRISE D'ELLE
JARDIN DU LUXEMBOURG
TA VOIX
LE PLUS BEAU MOT D'AMOUR